



Église évangélique réformée
de Suisse

Interview du fils, Pierre Keller **Cosmopolite, pianiste, père –** **« Mon père nous a donné cette ouverture »**

En sa qualité de premier secrétaire de la jeune FEPS, Adolf Keller a grandement contribué à la mise en œuvre de la Fédération des Églises. Mais quel homme était-il ? Il éleva une famille de cinq enfants ensemble avec sa femme Tina Keller-Jenny. Dans cette interview son fils cadet Pierre Keller partage avec nous quelque uns de ses souvenirs personnels de cet homme très famille.

Comment décririez-vous votre père ?

Je n'ai jamais rencontré une telle personnalité à la fois très ouverte et en même temps très harmonieuse. Je ne l'ai jamais vu étant sous stress. Mon père était vraiment une personnalité très charismatique et chaleureuse. Il avait une capacité de travail extraordinaire et beaucoup de facilité. Je me souviens : Il pouvait rentrer le soir et se mettre au piano, et puis ensuite écrire un article pour « Le Monde » ou la « Neue Zürcher Zeitung » et encore aller le mettre à la poste. C'était une personne très active.

Selon ses biographies, il tenait notamment à un talent incomparable : le réseautage. Aimait-il être en compagnie des autres ?

Oui, il aimait beaucoup voir les gens, il était très ouvert à l'égard des gens et avait une vaste correspondance dans le monde entier. Il écrivait beaucoup de lettres à toutes sortes de personnes. Et il aimait avoir des contacts avec les personnes qui l'entouraient, d'ailleurs même avec les personnes qui le servaient dans un restaurant. Mais il avait aussi tout un réseau au fond international très riche.

A quoi ressemblait votre table familiale ? Beaucoup de personnes célèbres fréquentaient-elles votre maison ?

Oui, on avait des personnes très intéressantes comme invités. Mon père était un grand ami de Max Huber (1874–1960), le juriste et le président du Comité International de la Croix Rouge. Et c'était aussi un grand ami de Marc Bœgner (1881–1970), le président de la Fédération Protestante de France. Je me souviens de l'archevêque Germanos Strénopoulos (métropolitain de Thyatire (1872–1951) et co-président du COE) qui est venu déjeuner ou d'écrivains. Donc j'ai vu comme jeune beaucoup de gens très intéressants à la maison. Mon père était aussi un grand ami d'Albert Schweitzer (1875–1965). Un de mes souvenirs de jeunesse c'est que mes parents avaient organisé une grande réception à la maison à Genève pour Albert Schweitzer.

Quel genre de père était-il pour vous personnellement ? Que vous-a-t-il raconté de son activité professionnelle ?

J'étais le plus jeune des enfants à la maison et quand j'ai grandi, mon père n'avait plus de paroisse. Il était actif à la Fédération des Églises protestantes de Suisse, mais surtout dans le mouvement œcuménique. C'était d'ailleurs pour cela que nous habitons à Genève. Au fond il était logique que le mouvement œcuménique se développe dans la ville de la Société des Nations. Mon père a été appelé à Genève en 1928 et moi-même je suis né en 1927, donc moi j'ai passé toute ma vie à Genève, mais ma famille est totalement suisse-allemande.

En tant qu'enfant j'étais tout à fait conscient que mon père avait une activité dans l'Église et une activité internationale. Mon père voyageait donc beaucoup. De plus, il enseignait encore à l'université de Zurich, donc il n'était pas là tellement souvent et fréquemment absent. Mais quand il était à la maison, il était très présent et on profitait de lui.

Comment diriez-vous que la foi chrétienne était présente et se vivait dans votre famille ?

Mon père respectait beaucoup la liberté des autres. Evidemment – c'était assez extraordinaire – il avait une foi à la fois très naturelle qui n'était pas du tout idéologique. Alors il allait à l'église, bien entendu, j'étais avec lui, – mais pas tous les dimanches ; il n'imposait pas sa foi à ses enfants, mais on était quand même élevés dans un milieu religieux. J'ai eu mon instruction religieuse, et il est venu à ma confirmation, ce qui m'a fait très plaisir, car il était quand même beaucoup en voyage. Ma mère était anglicane. Je dirais que ça m'a donné une certaine vue large de la vie chrétienne. On était certainement chrétiens, mais ça ne pesait pas sur nous. Mon père donnait cet exemple d'une foi très naturelle et très profonde, qui n'avait rien d'artificiel. Alors on a eu des discussions, et j'ai entendu pas mal de discussions théologiques. Mon père avait ses convictions fermes, mais il respectait beaucoup le point de vue des autres. Je pense que chacun d'entre nous en a retiré quelque chose de très important.

Célébreriez-vous des petits rituels de foi dans votre famille ?

Quand il était là, il priait avant chaque repas, mais c'était très simple. Par exemple il y avait une prière que j'aimais beaucoup, c'était « Benedictus benedicat ». Donc, il n'y avait pas de formalisme religieux chez nous, mais on était quand même tout à fait conscient de ses convictions et de sa vie chrétienne.

Est-ce que la Fédération était un sujet de conversion à la maison ?

Non, je ne me souviens pas vraiment. On savait que c'était son activité, mais on ne parlait pas tellement de problèmes de la Fédération. Par exemple quand je lis dans sa biographie toute son attitude à l'égard du nazisme émergent, je vois que j'étais probablement trop petit pour comprendre. Vous voyez, je suis né en 1927, donc en 1933/34 j'avais juste 5 ou 6 ans. Plus tard, c'était peut-être son activité œcuménique dont on a parlé beaucoup, mais il le faisait aussi en sa qualité de secrétaire de la Fédération.

Quand il vous a expliqué quels étaient son rôle et sa profession, cela vous a-t-il influencé dans votre choix de profession, auriez-vous aimé être un théologien ?

(En riant :) Pas du tout ! J'ajoute juste un élément : Mon père était aussi très proche de Carl Gustav Jung (1875–1961) – d'ailleurs on est en train de publier sa correspondance avec Carl Gustav Jung – et ma mère a aussi travaillé avec Jung. Elle était psychothérapeute. Donc on parlait beaucoup de théologie et de christologie à la maison, c'était certes intéressant, mais je savais que ces deux domaines n'étaient absolument pas pour moi. Je le regrette un peu maintenant, parce que c'était effectivement assez passionnant, mais non – je savais que mon chemin était ailleurs. Je me suis toujours beaucoup intéressé aux questions internationales et politiques, au fond toute ma vie et encore maintenant. Cette ouverture internationale qu'on avait chez nous, nous a beaucoup influencée, nous les enfants. J'avais d'ailleurs beaucoup de respect et d'affection pour mon père et ma mère, mais je n'ai jamais voulu aller dans la même voie ni de l'un ni de l'autre. Je suis devenu diplomate.

Est-ce que vous avez un souvenir que aimeriez encore partager ?

J'ai deux souvenirs. Mon plus grand souvenir c'est quand mon père rentrait le soir. On dînait en famille et il se mettait au piano et pendant une heure il jouait. Il jouait admirablement bien, il adorait Bach et Beethoven et Brahms. On aimait beaucoup l'entendre. Je m'en rappelle avec plaisir.

Mon autre souvenir se réfère à la période où j'ai fait mes études aux États-Unis. Il passait souvent, et nous avions des déjeuners réguliers entre nous qui étaient merveilleux. Je suis resté une dizaine d'années. Mon père passait l'hiver en Californie, parce que l'hiver en Suisse était difficile pour lui. Il est ainsi resté des mois près de chez moi.

Qu'en est-il avec cet héritage de votre père et avec votre fratrie ?

Alors, c'est très simple. Je suis le dernier qui reste. Tous mes frères et sœurs sont morts. Notamment ma sœur aînée, et nous autres aussi étions tous désireux de préserver la mémoire de notre père. Mais c'est vrai qu'avec les âges et les décès c'est moi qui m'en suis peut-être plus activement occupé. Notamment c'est moi qui ai les papiers, que je viens de déposer aux archives fédérales récemment. Ainsi, à près de 93 ans je suis donc le dernier qui est encore en vie.

Cent ans après la création de la Fédération des Eglises, dans laquelle votre père jouait un rôle important, la FEPS est maintenant devenue l'EERS. Selon vous, que dirait votre père à cette nouvelle Église évangélique réformée de Suisse ?

C'est difficile de répondre à cette question parce qu'évidemment il s'est passé beaucoup de choses. Je crois que sa réaction ce serait de souhaiter à cette nouvelle Église de garder une grande ouverture à l'égard de la chrétienté dans son ensemble. Mon père était un bâtisseur de ponts, je crois vraiment. Il a beaucoup contribué aux relations entre les États-Unis et l'Europe sur le plan religieux et il l'était sans être « wischi-waschi ». Il pensait qu'il fallait qu'il y ait quand même une base solide aux relations entre les Eglises. Même s'il était peut-être plus penché du mouvement « Life and Work » (Christianisme pratique) dans le mouvement œcuménique, il était aussi actif dans l'autre qui était « Faith and Order » (« Foi et Constitution »). Vous savez que pendant la guerre il a eu une entrevue avec le pape Pie XII. Il a gardé au fond ces relations ouvertes. C'est assez curieux, parce qu'il en a fait une note et on ne l'a pas retrouvée. C'est dommage. Mon père était très désireux au fond que la chrétienté reste ensemble sans nécessairement détruire ses particularités locales ou héritées. Ma réaction personnelle c'est de garder cette ouverture sur l'œcuménisme et sur la chrétienté dans son ensemble.